

# CORBEILLE

**Cheikh Ahmadou Bamba NDIAYE**

Illustration: Jeff Simplicie KINI

**Préface:**  
**Hamidou Samba BA**  
**Postface:**  
**Mamadou DIOP**

© Cheikh Ahmadou Bamba NDIAYE, 2017

La présente œuvre peut être reproduite, partiellement ou intégralement, sans autorisation émanant de son auteur. Toute reproduction doit, toutefois, comporter une mention de la source et n'avoir de fins commerciales.

[www.assumer-afrique.com](http://www.assumer-afrique.com)

Photo de couverture : © Jeff Simplicite KINI, 2017



à ceux qui nous ont aimés, et dont on  
n'a pu empêcher le départ ;

nous souvenir de vous est un devoir  
qui nous protège.

## PRÉFACE

### *Ordures pour ta corbeille*

Je viens te faire une « *déclaration* » (p.73) : ces mots mystérieux m'ont traversé mon âme de poète indigné. Souris. Souris encore. Encore. Maintenant, c'est bon. Prends le soin de mettre un alinéa. Mais va d'abord à la ligne.

J'ai ouvert la *Corbeille* et j'ai souri face à cette beauté simple qui dénote une vie évolutive, en construction savante, au contact de la vie. Celle de tous les jours. Celle complexe de tous les instants fugaces. Je m'arrête pendant cinq minutes pour fixer ma félicité du moment devant cette *Corbeille* qui miroite quelques dorures sacrées, que j'imagine psalmodiées durant les heures de sueur.

Ce verset résonne dans mon cœur ! « *Celui qui travaille n'a pas peur / Celui qui travaille n'a pas tort / Celui qui travaille n'a pas honte* » (p.8). Parce que ces mots me rendant simplement ivre de ma nature de poète égaré, je reconnais le Bamba souriant, bien-pensant qui, sûrement à quelques lieues de Pikine, s'échine à modeler et à forger ses principes directeurs, ses maximes architectoniques, ses valeurs extrinsèques à orientations pratiques. Je reconnais ce sourire. Je reconnais ces idées. Belles idées de poètes vagabonds. Je relis et relis alors à ma manière : « *Il y a les regards rouges / Et les regards qui chantent / (...) / Et les regards qui doutent / (...) / Les regards qui s'évadent* » (p.95). J'écoute et je réécoute. Je sens la transmutation de la plume du poète, devenue tentacule de la vie, devenue miroir reflétant les éléments hétéroclites, qui,

ensemble, font sens. Poétiquement. Le poète est né. Le poète. Neige. Le poète se tait et comprend. Maintenant différemment. Purement.

Cette *Corbeille* que je referme m'a séduit par la simplicité. Et le caractère plus libre, si j'ose la comparer à *Probations*. Le Morpion, après son procès à Paris, découvre et se découvre d'autres dimensions qu'il prend le soin de consigner. Le poète est là. Présent et prenant la société consciencieusement dans ces vers libres, dans ces oraisons funèbres, dans ces questionnements. Le poète est là. Debout comme jamais. Pour épurer le *noir*, pour dire sa burkinabéité, pour dire son humanité, bref pour dire la vie.

Comme le font les poètes, les véritables.

Hamidou Samba BA

## AVANT-PROPOS

### *La poésie est une voix*

Beaucoup de mystères, d'ambiguïtés et de peurs entourent l'écriture. Ils commencent au moment où on éprouve l'envie, voire le besoin, d'écrire ; passent par les questions de savoir sur quoi on va écrire, à qui et quoi on destine ce qu'on écrit ; et subsistent devant les textes finis, dont on est mal certain qu'ils sont aboutis. Finalement, écrire ressemble à se torturer.

Pourtant, il peut arriver qu'on ne puisse plus s'en passer ; d'autres même y puisant un certain plaisir. Ce dernier état, parfois, s'efface devant la gravité des thèmes qu'on résout. Il en a été singulièrement ainsi dans mes plus jeunes écrits où le besoin de *dire* leur objet, la condition africaine, a été ma seule préoccupation valable. Aujourd'hui, n'en déplaise à la distance physique, je me sens plus proche de mon objet-là, et heureusement, je l'espère, moins insensible à ces autres aspects du texte, dont, notamment, la forme.

Ma défiance envers celle-ci s'est atténuée. Elle a commencé à ces temps-là où on consentait à rimer sans rien ressentir, avec la même indifférence animant l'enfant qu'on charge de reproduire des lettres dont ils ignorent la signification ; avec des versifications trop savantes, parfois encombrées de subjectivités et pourtant érigées en cas d'école, dans lesquelles subjectivités je ne m'identifie pas forcément : ne parle-t-on de « l'alexandrin français » ?

Soyons franc, je n'ai pas découvert la poésie par la lecture des grands auteurs français, dont je salue l'œuvre immense. La première poésie à me faire vibrer est celle robuste, peut-être indigeste, de David Mandessi DIOP. Celle qui titille ma curiosité est sous la plume de Frédéric Titinga PACÉRÉ. Savoir

les lire m'importe plus que d'être une encyclopédie de la littérature française. C'est pourquoi mon effort de trouver une forme à ma poésie, qui puisse soutenir le fond, devait répondre à une condition : qu'elle ait son repère dans la culture africaine.

Ce principe, majeur à mes yeux, peut sembler à ceux d'autres un autre identitarisme, sectarisme, hermétisme, ou quelle nouvelle ignominie encore !... Rassurez-vous, je ne leur dirais pas que cela n'engage qu'eux. Je défendrais seulement avec fermeté ma liberté de redécouvrir notre patrimoine culturel, de m'en approprier, de le promouvoir, de le polir, de le parfumer, de le faire entendre, pour qu'il ne sombre jamais dans la négligence ou l'inhibition. L'Afrique, comme tout le monde, comme toujours, a son mot à dire et n'a que faire des mignons seconds rôles.

Il ne devient dès lors pas étonnant que je me sois employé à imiter le mouvement du jembé soliste, tambour polyvalent, assez représentatif de l'Afrique, complicité parfaite entre l'oralité et l'écrit. Sa basse marque le début du texte ; sa tonique son apaisement, cet instant où l'orateur se maîtrise ou se prépare à une amplification et une accélération de la voix, reproduites par le claqué. La petite taille des vers suggère une économie du souffle, car chacun d'eux, en atteste la majuscule, est un nouveau point de départ, et il est souhaitable que les syllabes soient nettement articulées et que le *e* caduc ne le soit plus. Certains vers, frappés de l'italique, apparemment facultatifs, tiennent à rappeler la présence d'autres membres de l'orchestre traditionnel africain, jouant souvent de façon régulière et dont l'apport est tout autant crucial. Seul, le jembé peut s'en sortir, mais, certes, moins bien.

Telles sont les grandes lignes de cette poétique jembrique, que ne justifierait que faussement la vanité de l'originalité, mais qui donnent au corps du texte une forme se mettant également au

service de l'Afrique, à qui je dédie ma poésie, et à partir de qui je pars pour rencontrer, confiant, l'Humain dans sa diversité.

Il reste que cette forme, comme toute réalité, est à améliorer. C'est tant mieux. En attendant, partager ces idées m'incombait pour fournir quelques axes de lecture, ou au moins, expliquer ma démarche. En effet, la poésie étant une voix, il ne servirait à rien qu'on ne l'entende point, ou ne la comprenne guère.

J'espère que ce ne sera pas le cas avec la voix de ces textes écrits dans les transports, les salles de cours, les rues, sous les pluies, les nuits. Sinon, j'aurais échoué, et m'attèle, dès à présent, à mieux réussir prochainement.

Saint-Lyé, 16 Juillet 2015

## TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	III
PRÉFACE : Ordures pour ta corbeille.....	IV
AVANT-PROPOS : La poésie est une voix.....	VI

### CARNET I : Éveils

Serigne bi.....	2
Le tourniquet .....	3
Ne t'endors pas mon cœur .....	4
Le vieux mendiant.....	6
L'absolu.....	8
Les chanceliers.....	10
Les géniteurs.....	13
Pour toujours y croire.....	15
Trente-sept.....	16
Mauvais temps.....	19
Précarité.....	20
Ce que chacun pense .....	22
Refoulé.....	25
N'attendons pas.....	27
Achever.....	28
Jusqu'à quand.....	29
Nous deux.....	31
Le sourire.....	32
L'embarcation .....	33
Et après ? .....	36

## CARNET II : Fragilités

Avant le match.....	42
Suis-je coupable d'écrire ? .....	43
La compétition.....	45
L'égoïsme.....	46
Un volcan dans la bouche.....	47
Les barbelés.....	48
Pour un briquet.....	50
Ils sont leurs désirs.....	52
Les Poébots .....	53
Dieu.....	55
Fends-toi.....	56
Femmes-épouses.....	57
Cœur souffrant .....	59
Ô temps .....	60
La silhouette .....	61
Tam-tam .....	62
Jeunesse .....	63

## CARNET III : La verte quête

Heureux ménage.....	66
Mata Diéry.....	67
Excusez-moi, vous êtes belle.....	68
La demande.....	69
Bonheur promis.....	70
Havre.....	71
Mère et fille.....	72
Une déclaration.....	73
Où est passé l'amour ? .....	74
Au-dessous de ce qui s'affirme.....	75
Terminus.....	77
Rodella.....	78
Adieu.....	79

Rayon du Sahel.....	80
Ce sourire-là.....	82
Houria .....	84

### **CARNET IV : Barka**

Journal d'un Pikinois indigné.....	88
Poète, tu ne seras.....	89
Frères d'armes.....	91
Deux amis partis.....	92
Coumba.....	94
Regards.....	95
Souffrez que j'espère .....	96
Bata .....	110
À tes douze mois.....	112
Danse l'Afrique.....	113
Où je suis, aussi.....	114
Les Vieux Pères.....	116
Famille.....	118
Corbeil-Essonnes .....	120

POSTFACE : Penser l'Afrique et le monde, dire le sens...125

L'AUTEUR..... 133

## **Éveils**

## Serigne bi

Jeune homme,  
Marche  
Comme  
Un Roi  
En terre conquise,  
Car la Terre t'appartient,  
Et ton destin  
Est  
Entre tes  
Mains

Rien,  
Ni personne,  
Ne t'arrêtera  
Si tu te décides à te  
Cramponner  
Sur les traces  
Des Hommes  
Qui furent  
Justes :

Juste est celui qui ne pourrit  
Pas la vie des autres et,  
Et mène la meilleure de toutes  
Chaque instant que tu apprends  
Mon cher neveu ;  
Apprends.

Saint-Denis, 30 Août 2014

## Le tourniquet

Toutes ces questions  
Reviennent,  
Auxquelles j'avais déjà  
Répondu,  
Dans la grande nuit,  
Me tenir compagnie,  
Comme pour me dire  
Qu'il faut :  
Rester éveillé

Elles donnent  
Aux choses  
Simples  
Leur caractère  
Suprême  
Dont la préservation  
Seule  
Reste le grand challenge de  
La vie  
La vie qui vient ;

La vie qui va,

Et repart  
Sans jamais nous dire  
Davantage qu'elle finira  
Bien un jour.

Saint-Denis, 30 Août 2014

## Ne t'endors pas mon cœur

J'ai entendu  
Ce  
« Tout va bien »  
Qui est revenu  
Plus d'une fois  
Dont je me méfie  
Tel le diable,  
Car si je l'écoute,  
L'innocence risque  
De me noyer  
Dans ces journées entières  
Où je mangerai,  
Rirai,  
Me soignerai,  
Sans entendre les derniers coups  
Que livre la dignité de ma famille,

de mon pays,  
de mon continent

Au quotidien

Ils ne me le diront jamais,  
Qu'ils n'ont pas mangé,  
Ni ri, ni bu ;  
Fermement prient, je le sais,  
Que moi Fils !

sache

Mes responsabilités

à tous égards

Mon cœur, je t'en prie,

Rapporte-moi  
À chaque battement  
Leurs visages !  
Leurs voix !  
Qu'ils me suivent,

Partout,  
Et mènent la barque  
De ma vie qui est la leur,  
Mieux que légitiment.

*J'entends toujours ce « Tout va bien. »*

Corbeil-Essonnes, 05 Septembre 2014

## Le vieux mendiant

À  
Deux genoux,  
Pleins  
Dedans  
Le sol,  
Il est  
Le  
Spectateur  
De ce ballet  
Humain  
Le scrutant,  
Le contournant,  
L'approchant,  
À qui il tend grand ses bras  
Ouverts jusqu'au Ciel !

duquel j'aimerais bien savoir  
ce qu'il attend encore

*Autrement :*

Peut-on  
Être  
Heureux quand on est  
Mendiant ?  
Et moi,  
Oserai-je interroger  
Monsieur,  
Au visage familier  
À la tristesse, dont  
Je ne sais rien  
De tout ce qu'il a  
Dans la tête, pour prétendre

Le moindre  
Jugement ?

*Il est vieux et mendiant.*

Corbeil-Essonnes, 06 Septembre 2014

## L'absolu

Rien d'autre  
Que  
Le travail  
Ne procure  
À son auteur  
La foi  
De vivre  
L'instant  
Qui arrive dare-dare,  
Lentement

Celui qui travaille n'a pas peur,  
Celui qui travaille n'a pas tort,  
Celui qui travaille n'a pas honte ;  
La sueur qui goutte,  
Les membres qui craquent,  
Sont le sceau de la Liberté  
Face à quelque impuissance et  
À l'appel des caprices  
de nos envies déferlantes  
sur un corps qui ne nous appartient  
plus :  
Incapable d'effort

Un corps qui sue vaut mieux  
Que dix mille qui se prélassent ;  
Une faveur gigantesque n'a pas  
Le poids de la plus maigre moisson ;  
Le travail, Hommes, est la valeur  
Sans laquelle nul prestige n'en est un ;  
Or, une valeur, une valeur,

Ce n'est jamais une affaire de classe :

Travaillons mes bons  
Il n'est jamais trop pénible.

Corbeil-Essonnes, 28 Septembre 2014

## Les chanceliers

« Nous ne connaissons point. »  
« Nous ne connaissons point. »  
Peut-être

Et vous ?  
Vous qui « connaissiez » ?  
Que cela n'a point empêchés  
De vous comporter  
Comme  
L'ignorant ?

Qui d'autre  
Que le dernier  
Ignorant  
Tuerait  
Des milliers de vies  
Pour l'orgueil  
D'un commandement ?  
La gloire  
D'un mortel qui n'a  
Même pas peur  
De se croire  
Supérieur aux autres ?

Que leur aviez-vous dit  
À votre peuple  
Pour être si convaincu,  
L'innocent  
Quand il nous miroite  
Leur progrès  
Alors que nous,

*Vous qui connaissiez,*

Nous,  
Nous nous battions,  
Pour la liberté universelle  
Étouffée  
Par votre égoïsme proclamé  
Dans toutes ces dispositions  
D'exception ?

*Vous qui nous connaissiez,*

Sans armes ni chars,  
Avec seulement  
Nos cœurs et nos mains  
Qui portent dans leur chair  
La sueur des visages mordus  
Pour leur désir éternel

de ne jamais trahir

Un si illustre idéal

*Nous aussi épris de Liberté... !*

Afrique,  
Demeure  
Au monde,  
Ma très chère,  
Non le guetteur des altruismes d'États  
Qui n'existeront jamais, crois-moi !  
Mais cette flamme droite,  
La flamme pleine, qui  
A dompté les glaces et les typhons  
Avec son arme plus puissante  
Que ces cochonneries de nucléaires  
Ô mémorable ! que ton courage  
Immense de vivre même quand c'est dur  
Forge l'identité de tes fils,  
Jusqu'aux plus tourmentés,  
Qu'ils sachent que tu ne gémiss point  
C'est parce que :

« Ce n'est pas avec les larmes qu'on éteint  
Les flammes de l'enfer<sup>1</sup>. »

*... mais ne nous reconnaissez point.*

---

<sup>1</sup> De la *reine* de Kabrousse, Aline Siteo DIATTA (1920-1944), résistante à la colonisation et déportée à Tombouctou pour désobéissance civile. Où elle mourut.

## Les géniteurs

Si,  
Celui  
Qui t'a  
Donné,  
Tout  
Ce qu'il a  
Obtenu,  
Se privant maintes fois,  
À toi devenu  
Sa vie,  
A besoin  
De te rappeler  
Que tu saches  
Partager  
Ton gîte,  
Qui lui vaut  
Que tu déplores,

Partout,

Ses caprices  
D'hôte  
Encombrant,  
Alors, récuse,  
Refuse,  
Qu'on te dise ingrat,

*Ingrat.*

Car tu ne l'es pas que,  
Toi dont le tort est de  
N'avoir rien su apprendre  
De la vie : d'être ignorant ;  
S'occuper de ses vieux géniteurs  
Est l'obligation qui parle

À ceux qui savent s'acquitter  
Du minimum de la vie  
Pourtant font le mieux  
Du monde.

*Ingrat, seulement.*

Rue St-Guillaume, Amphithéâtre Chapsal, 06 Octobre 2014

## **Pour toujours y croire**

L'Histoire est un boulet  
Qui fonce  
Sur le présent  
Tant qu'elles ne sont pas là,  
Les espérances  
De demain,  
Pour ranimer  
Un à un  
Les petits gestes  
De tous les jours  
Qui rendront  
À leur tour  
Son sourire  
À l'Histoire  
Histoire,  
Fille du présent,  
Allons mon Afrique,  
Faisons-la tout de suite.

Paris — Corbeil-Essonnes, 13 Octobre 2014

## Trente-sept<sup>2</sup>

Je comprends  
Cette larme  
La larme qui sue  
La colère  
Des viols,  
Des humiliations,  
Des mépris,  
Dans chaque nid  
De l'Histoire,  
Dans chaque foyer  
De la Patrie, stoïque âme !  
Qui court, cours !  
Halète et bave  
Le spectre laid  
De la honte

Tombe ô larme  
Qui arrache dans nous  
Nos troubles  
Refoulés,  
Nos rancunes  
Camouflées,  
Nos vérités  
Muselées,  
Sur la poitrine  
Nationale  
Mortifiée  
À l'autel  
De l'égoïsme

---

<sup>2</sup> Référence à l'article 37 de la Constitution burkinabé de 1991.

D'une caste  
Glaive qui fond,  
S'enfonce

dans la longue plaie

Inondée de pus  
Qui tant d'ans  
S'est faite discrète  
Sans rien perdre  
De sa perfidie

Ainsi croyiez-vous seigneur  
Duper le Peuple  
Engraisant les courtisans  
Qui à l'intégrité  
Du dirigeant  
Ont préféré les faveurs  
D'un mortel ?  
Des chagrins de deuil  
Pour des luxes de plus,  
Toujours des analphabètes  
Et règne le mysticisme !

Où sont-elles les toges,  
Qui ont parjuré ;  
Croyiez-vous que même embelli  
Le faux puisse avoir la grâce  
Du vrai  
De ce peuple consentant  
À ne vous haïr si pour une fois  
Sa voix vous entendiez ?

Tant pis tout Homme qui croit avoir  
Un orgueil plus cher  
Que le destin de tout un Peuple  
En voilà un pâle aux yeux

De ses pairs et de l'Histoire  
Qui retiendra qu'il eût fallu encore  
Des morts,  
Ô nos morts,  
Évitables morts,  
Pour que la sagesse  
Du médiateur  
Ait la pudeur de lâcher  
Ce triste « Je Vous Ai Compris »,  
Qu'il faut toujours lire en  
« Je me suis égaré »  
Sans doute depuis longtemps

Tombe larme qui accompagne  
Ces nouveaux morts  
Qui, à la Patrie, ont confié  
Dans sa marche éternelle,  
**LEURS SOUFFLES POUR LA LIBERTÉ**  
Saurions-nous nous en souvenir ?  
Saurions-nous nous en instruire ?

Rue des Saints Pères — Corbeil-Essonnes, 30 et 31 Octobre  
2014

## Mauvais temps

L'aube refuse de sortir de ses draps  
Traînés dans les transports, dans les classes  
Où chaque activité devient un matelas,  
Le temps d'un étirement plein de volonté  
Qui essuie, malgré tout, la pugnacité du sommeil  
Prodigue en ce novembre sifflant le froid  
Dans mes os sahéliens qui redoutent leur sort ;  
Ne renoncent à se blottir que grâce au songe  
De mon prochain congelé dans les eaux de l'Eldorado,  
De mon prochain sur les carreaux et cartons aux Halles

J'endurerai alors l'hiver,

En silence.

Rue St-Guillaume, Amphithéâtre Chapsal, 10 Novembre 2014

## Précarité

Les commodités,  
Dans leur nudité,  
Nous tendent le miroir  
De la veille, faste  
Au point où consommer,  
Est moyen de ne pas s'ennuyer ;  
Nous noyons dans l'innocence  
La gratitude  
Que nous devons  
À la Providence  
D'avoir quelque mets  
Mis dans nos panses  
Que voici, pour leur pitance,  
Soupirent au point  
Où, pour une galette,  
Nous découvrons  
Combien on dépense,  
Comment on la prépare

Dans ces mains  
Où la galette est  
Précieuse,  
Nul ne présageait  
Qu'un jour  
Elle tomberait,  
Pourtant ceux sont bien elles

qui reniflent incrédules

D'avoir au pire échappé  
Grâce à ce bout de mets  
Qu'elles,  
Rien qu'hier,

À plaisir,  
Maltraitaient  
Faut-il passer par la précarité,  
Pour savoir ce que c'est ?  
Comment ne pas la combattre,  
Quand on sait ce que c'est ?  
Qui peut l'ignorer quand on voit,  
Partout ce qu'elle fait ?

Rue Saint-Guillaume, Salle 24,27 Novembre 2014

## Ce que chacun pense

Si je savais  
Ce qu'elle pense,  
J'aurais voulu,  
De sa mère,  
Qu'elle me couse,  
Depuis  
Les cimetières,  
Le linge  
De son enfance,  
Que d'être mère  
Elle n'ait plus peur

Si je savais  
Ce qu'elle pense,  
J'aurais  
Par hasard  
Voulu voir  
Un Monsieur  
Plein de roses,  
Qu'une je porte  
À  
Madame  
Dont  
La grâce  
Évente  
Le cœur  
D'en face

Si je savais  
Ce qu'il pense,  
J'aurais prié

La terre  
De se plier  
En un seul  
Point,  
Un seul  
Moment,  
Qui serait  
Celui qui  
Réjouit  
Ce couple  
En promenade  
Dans sa jeunesse  
Et  
Son pays  
Lointains

Si je savais  
Ce qu'il pense,  
J'aurais voulu  
Recueillir  
La peine  
Des victimes  
De son acte,  
Qu'à la place  
De leurs visages,  
Croupisse celui  
De l'être qui  
Cher  
Lui est le plus,  
Dans l'espoir  
Que son amour  
Pour lui  
Le rende  
Serviteur  
Des autres

Si je savais  
Ce qu'il pense,  
J'aurais exigé,  
Du bonheur,  
Qu'il se dépêche  
Vers ces jeunes  
Gens,  
Leur avouer  
Qu'il n'est pas  
Celui pour lequel  
Ils trichent,  
Briment

Si je savais  
Ce qu'ils pensent,  
Ainsi voudrais-je :  
Que le vent réveille les morts  
Que les sentiments dévoilent leurs mystères  
Que le temps rajeunisse les souvenirs  
Que la colère ne prouve sa maladresse  
Que la nature renonce à ce qu'elle est ;  
D'où à défaut de me consentir  
Une telle faveur la nature me  
Maintient dans l'ignorance  
De ce que chacun dans le miroir pense  
À quand mon portrait de l'Homme ?

Chatelet-Les Halles — Saint-Denis, 27 Novembre 2014

## Refoulé

(pour une épuration sémantique)

Cœur noir,  
Jeudi noir,  
Légende noire,  
Point noir,  
Moi-même noir...  
Que veut tout cela dire ?  
Les mots ont-ils un sens ?  
Les sens des mots sont-ils innocents ?  
Leur innocence, est-ce cette coïncidence  
Que tout ce qui se rapporte au noir  
N'augure rien de réjouissant ?  
Humour noir,  
Bête noire,  
Colère noire,  
Trou noir,  
Tache noire,  
Code noir,  
Caisse noire,  
Magie noire...  
À quand la dignité noire !  
À quand l'amour noir !  
À quand la bonté noire !  
À quand la bravoure noire !

Pour l'honneur noir,  
J'abolis de l'usage ces expressions  
Passives,  
Transports au long des siècles  
De la violence des représentations  
D'un monde encore convalescent :  
Le Noir, c'est un Homme

Ce qui est noir, est indésirable,  
Même pas de frontières... !  
... *niger* — *denigrare* — dénigrer...  
La compétition de tels sens,  
Je dis :  
Est sournoise,  
Et blâmable,  
Et exécration,  
Je la honnis de tous mes viscères  
Et verse sur elle  
La négreur,  
La négritude,  
La grandeur,  
Qui purge

toutes ces connotations sales et laisse

Et éclatantes  
Et suprêmes  
Les figures dignes de l'Homme  
Noir  
Dans tous les langages et langues !  
Corrigeons :  
Mon humour noir est fraternel,  
Mon trou noir est chez toi,  
Ma colère noire est bienveillance,  
Et dans mon cœur noir, je vis  
L'humanité tout entière.

Corbeil-Essonnes, 03 Décembre 2014

## **N'attendons pas**

N'attendons pas qu'ils partent  
Pour leur montrer notre empathie,  
Ce dont ils avaient besoin, c'était  
D'un sourire pour s'accrocher à la vie ;  
N'attendons pas qu'elle le réclame  
Pour lui dire qu'à elle on tient,  
Ce dont elle a peur, c'est d'être  
Un meuble dans la maison ;  
N'attendons pas qu'échoue l'enfant  
Pour savoir réconforter,  
Une chose qui dope les performances,  
C'est bien la présence d'une famille ;  
N'attendons pas de vieillir  
Pour quitter nos erreurs, celles-ci  
Persistant dans notre vie, rappellent  
Qu'il y a quelque chose qu'on n'a pas  
— Bien — apprise.

Corbeil-Essonnes — Paris, 08 Décembre 2014

## Achever

Il y a quelque chose dans la joie  
D'hier qui me repousse,  
Et toi, mon ardeur !  
N'en sembles guère indignée  
J'ai les poings liés avec la corde  
De l'humeur  
Dont le flegme a le goût  
Du regret

Je vous entends, mes membres  
Qui murmurez !  
Et toi, le repos  
Me jurer que tu es mon remède !  
Je sens que tu mens, n'est-ce pas ?  
Tu m'as promis à ton amante  
La paresse, tantôt outrée de mon refus  
De ses avances qu'elle m'a faites,  
Sans parcimonie

Elle confie qu'elle est rompue  
À mes humiliations  
Qui enflent son désir de caresser  
Mes efforts délicieux,  
À mesure qu'ils sont vains

Elle souffrira encore un peu,  
Car je ne l'aime point.

Corbeil-Essonnes — Paris, 27 Janvier 2015

## Jusqu'à quand

Nous voudrions pleurer  
Nos disparus,  
Nous rassembler par milliers  
Rendre hommage  
À nos héros  
Qui donneraient leurs noms  
À nos rues ainsi ressuscitées  
De l'aliénation

Nous voudrions oublier  
Que des étrangers  
Les avaient  
Assiégées  
Et que de cette strate

Là-bas

Avaient crié  
À nos pères et mères  
Qu'ils ne valaient rien

Nous ne voudrions plus voir  
Le nez bouché,  
Les mains gantées,  
Quand ils traversent nos rues  
Et doivent nous tendre la main

Seigneur  
Pour que je ne hâisse  
Ceux qui trottinent  
Derrière eux,  
Faites que nous ne voyions plus  
Cela

Nous voudrions être  
Confiants,  
Entendant des adultes dire  
Que « *ça ira !* »  
Laisseront-ils encore  
Nos sœurs épouser des élus  
Couverts d'argent,  
Et peu d'éthique  
Pour une bedaine oser avoir  
Dans un pays où  
Les nourrissons meurent  
De malnutrition,  
Pour avoir des immeubles  
Quand le Peuple  
Avec les chiens dispute  
Les couloirs de dehors

Nous voudrions le temps  
D'un sommeil apaisé  
Entrer dans le rêve, et oser  
Un projet ;  
Comme une jeunesse saine,  
Aspirer à quelque chose  
De grand

Nous voudrions arrêter  
De nous fuir, et  
Devant nos petits succès sourire  
À l'avenir radieux ;  
Il faut que l'avenir sache que  
Nous travaillerons plus  
Que la veille si c'est ainsi  
Qu'il faut le conquérir.

Mabillon, Restaurant Universitaire, 27 Janvier 2015

## **Nous deux**

Quand la nuit  
Se dévêtira  
Qu'à ses charmes  
Les hommes succomberont  
Tu verras !  
Les étoiles tomberont  
Du ciel  
Comme des pétales  
Broder  
Mon chemin  
Fini  
Au pied de ton sein  
Chaud  
Qui par précieuses gouttes  
Allaite mon amour,  
Et mon orgueil  
De toi Afrique,  
Promesse  
De tous tes enfants.

Rue Saint-Guillaume, Bibliothèque, 23 Février 2015

## Le sourire

Un sourire,  
Pour tout dire  
Un sourire,  
Pour ne rien dire  
Un sourire,  
Quand on arrive  
Un sourire,  
Quand on s'en va  
Un sourire,  
Pour s'assumer  
Un sourire,  
Pour rassurer  
Un sourire,  
Quand on est heureux  
Un sourire,  
Quand on endure  
Un sourire,  
Pour donner  
Un sourire,  
Pour remercier  
Un sourire,  
Quand on est ému  
Un sourire,  
Quand on a pardonné  
Un sourire,  
Échangeons volontiers,

C'est le seul pont entre les cœurs.

Corbeil-Essonnes — Paris, 14 Mars 2015

## L'embarcation

La pirogue  
Obstrue la gorge

de l'océan

Fagot de vies  
Sur la pointe des pieds  
Qui ont échappé  
À la lame de ses dents  
Palies par l'abondance  
De ces os

Os  
De toutes les races  
De tous les âges  
De tous les sexes  
Secs,  
Comme le cri de la misère,  
Vous êtes !  
Dans les viscères

de l'océan

Les tessons  
Qui circoncent sa nausée :  
Ô sursis !  
De ceux qui dans leur pirogue

tournent

En rond

Si la vie,  
Vous dites,  
Précède la mort  
Pourquoi,  
Hommes,

Doivent-ils traverser  
La mort  
Pour espérer accéder  
Dans la vie ?

Pliés en quatre  
Ils tentent de communier  
L'angoisse  
En des sourires  
Cousus par la lassitude :  
Des nuits sans sommeils,

Des nuits sans fortunes,

Ils viennent

Mais se connaissent tous  
Leurs langues divergent,  
Mais l'amertume est une :  
D'où qu'ils viennent,  
Leur bonheur n'avait

Où ils comptaient aller,  
Ils sont annoncés

L'océan exaspéré  
Par la pirogue importune  
À la faveur d'une tempête  
ivre et nocturne

La pirogue  
Comme on injurie :  
La pirogue s'envole,

des marches sous la lune

des ménages en famine

de partout,

de place

en peste

Crache

e-t s'-é-p-a-r-p-i-l-l-e e-n m-i-l-l-e  
l-a-m-b-e-a-u-x

q-u-i p-o-u-s-s-e-n-t

Leur dern-i-e-r c-ri

Résignés, et  
Combattifs qui s'agrippent

à l-e-u-r v-ie

Seront, ensemble,  
Pêchés  
Par un bateau  
Hasardeux ;  
Ou c'est quand

l'océan  
défèquera  
sur les berges  
De l'Europe  
qu'on ramassera  
leurs dépouilles de

Migrants

Anonymes.

Corbeil-Essonnes — Paris, 06 Mai 2015

## Et après ?

« Et après ? »,  
Cher Hamidou,  
Vous questionniez...<sup>3</sup>

Après,  
On l'annonce :  
Tel est mort

Pour le rituel,  
On recommande  
La tristesse  
Que même ennemi  
Ou inconnu  
Ne conteste

Au cimetière,  
Des Hommes  
se sont déplacés  
D'autres,  
N'ont pu s'obliger  
De la corvée

La part d'indifférence  
Qui a pu s'infiltrer  
Dans le cimetière  
Bientôt refroidit :  
Agnostique  
Ou mordu de foi  
S'oublie

---

<sup>3</sup> Hamidou Samba BA, *Testament poétique*, Édilivre, 2014, pp. 27-28

En ne sachant où  
L'âme  
Est passée,  
Du corps immobile ;  
Où passera-t-elle la nuit ?

Les témoignages,  
On les dit,  
On ne sait  
À l'adresse de qui ;  
Et parfois,  
À leur cours,  
Quelque chose  
Nous fait compatir ;  
On se rapproche  
Ainsi du défunt  
Entourage  
Dont le cœur  
Soupire  
Entre les molaires  
Du chagrin ;  
On parle du disparu  
Comme d'un autre  
Siècle  
Tout en refusant  
De réaliser que  
C'est déjà fini

Le corps qu'on soulève et  
Range dans la terre  
Confirme  
Aux sceptiques  
Que le disparu-là,  
Aux Hommes  
N'appartient plus :

Hanche,  
Poitrine,  
Biceps,  
Ongles et  
Toute partie  
De son corps  
N'émerge  
De la terre  
Qui l'avale  
Jusqu'aux os

Qui qu'il fût,  
Il n'emportera que  
Sa sépulture  
Modeste ;  
Ceux qui lui survivent  
Se partageront  
Son patrimoine ;  
Les plus fidèles,  
À lui, songeront,  
Enverront des fleurs,  
Et des prières  
Quand ils sont pieux

Quant aux autres,  
Ils ont,  
Après le détour du cimetière,  
Couru vite derrière  
Leurs préoccupations  
Journalières  
Où ne figure guère  
La mort,  
Car,  
Voyez-vous,  
L'Homme,

Ça meurt vite ;  
Ça oublie vite.

Père Lachaise — Corbeil-Essonnes, 23 Mai 2015



**Fragilités**

## Avant le match

Mon silence n'était pas coquin,  
C'est ma tête qui s'éclatait  
J'ai alors serré mes dents  
Pour ne lâcher  
Mes mots  
Que devant  
L'assistance  
Qui patientait

Leurs applaudissements  
S'envolant,  
J'ai senti  
Mon crane  
Moins peser,

Prêt à partir

À la quête  
Des provisions  
D'autres matches  
Sitôt  
Incertains.

Rue de l'Université, Révolte-toi, 13 Octobre 2014

## Suis-je coupable d'écrire ?

Comment prétendre qu'on dit vrai,  
Lorsqu'en observant même de près,  
Notre volonté d'être l'émissaire de l'autre  
Ne nous permet pas de rencontrer son être,  
Qu'il ignore lui-même tout comme nous  
Aussi on se cherche ?

L'autre,  
C'est cet Homme que je vois mendier,  
Que je n'imagine pas heureux  
L'autre,  
C'est ce couple qui se caresse sous mes yeux,  
Que tous admettent heureux  
Écrire qu'ils le sont n'heurterait pas la convenance,  
Et peut-être, est là le préjugé qui fait  
Que l'un se sente malheureux, les autres heureux

Mon encre n'a-t-elle pas tort  
Si elle s'hasarde  
D'accentuer ces traits où on les y enferme,  
Malheur et bonheur qu'on voit là  
Où ils ne sont parfois pas ?  
Malheureux l'artiste qui en use  
Pour émouvoir sans même y croire  
Ne voyant ainsi en les sentiments de l'Homme  
Qu'un vulgaire commerce muni d'une clientèle

L'acte d'écrire est au-dessus du plaisir,  
C'est pourquoi il doit être accompli  
Sans démagogie ;  
De la sincérité,

De la politesse et de la bienveillance  
Afin que même de nos divergences on puisse discuter

Quand j'écris, il m'arrive de parler de l'autre,  
L'autre est le contour de mon existence ;  
Seul dans la nature je n'aurais eu besoin  
De nom et ne serais d'ailleurs pas là,  
Puisque je suis là,  
Je ne peux ignorer la condition de l'autre ;  
Connu ou inconnu s'il me marque,  
Je rapporte ce qu'il m'a appris,  
Avec les mots qu'également on m'a appris

Le texte qui en sort est, certes, sous ma signature,  
J'en suis hautement le responsable ;  
Par bonheur s'il rencontrait les faveurs d'un Lecteur,  
À mon génie il ne faudrait rendre hommage,  
Tout mon effort aura consisté  
À deviner la vérité universelle,  
À laquelle l'écriture est dévouée :  
C'est à l'Auteur de la vérité universelle  
Qu'on doit d'abord, finalement, tout bon texte,  
Liberté à chacun de lui donner un Nom.

Corbeil-Essonnes, 11 Novembre 2014

## La compétition

Dans les joutes  
Chacun brille  
Pour que des autres  
On oublie  
Leurs propos  
Qu'ils ont dits  
Avec tant d'efforts  
De pertinence

Chacun termine  
Applaudi,  
Mais un seul  
Est consacré ;  
Toutes les fois  
Que c'est moi  
M'interdisent  
De jubiler :  
L'angoisse  
Avant la victoire  
Me persuade  
Que celle-ci  
N'est  
Qu'à moi  
  
Confiée.

Paris — Corbeil-Essonnes, *Révolte-toi*, 17 Novembre 2014

## L'égoïsme

La personne qui délie  
Les cœurs aspire  
Elle-aussi, n'est-ce pas,  
À être  
Aimée ;  
Plus infect est le vice,  
Plus grande est sa faim  
De vertu !  
L'égoïsme, Hommes,  
Je le sens,  
En voudra toujours  
À notre tranquillité  
À notre raison  
Qu'il pollue  
De vanité :  
Prenons garde  
Qu'il guide  
Notre destinée

Saint-Denis — Saint-Germain-des-Prés, 28 Novembre 2014

## Un volcan dans la bouche

Un trou aigu peut bouillir  
Comme un volcan :  
Il suffit qu'il se trouve  
Quelque part sur une dent ;  
Il roulera, croyez-moi,  
Vos nuits dans tous les sens,  
Et votre courage, il vous fera  
Mordre comme ce bout de drap... !  
... ainsi pour un mal de dent  
Ne se sert-on jamais les dents...

Saint-Denis — Corbeil-Essonnes, 14 Décembre 2014

## Les barbelés

Qui leur a dit  
Que blondes signifie belles ?  
Qu'être brunes suggère de la grâce ?  
Est-ce parce que des poupées  
Jusqu'aux sirènes  
Leur ressemblent  
Que nos dames agenouillent  
Leurs charmes  
Sous le magistère des chevelures  
Lisses,  
Qui tombent,  
Dont elles ne sont pas dotées  
Et veulent à tout prix ?  
Argent précieux,  
Temps précieux,  
Bavure du corps,  
Afin que mèches,  
« *Cheveux naturels* »,  
Se greffent sur cette tête  
Qui étouffe  
Ses propres cheveux et  
Dont il n'est besoin  
D'intelligence  
Pour apercevoir toute la supercherie  
Qui se déhanche dans sa coiffure  
En querelle hallucinante  
Avec l'harmonie du corps

Je veux bien,  
Croyez-moi,  
Que la beauté sollicite l'artifice

Mais pas en ces cas  
Où ce dernier la dénature ;  
Mille coups de brosse,  
Autant en rations d'huiles,  
Ne dresseront une perruque  
Ou feront pousser la moindre pellicule  
Alors que tels soins  
Sur leurs cheveux en prison,  
Ces cheveux debout et  
Denses comme la queue de paon,  
Nous donneraient plus tendre  
Inspiration pour louer nos femmes,  
Nos femmes que nous aimons, non  
Parce qu'elles ressemblent

aux femmes  
d'ailleurs,  
que nous respectons,

Évidemment !  
Soyons nous-mêmes, Mesdames,  
Vous êtes déjà fort belles !

Corbeil-Essonnes, 03 Janvier 2015

## Pour un briquet

Cric-crac  
Cric-crac

Il voulait un briquet

Cric-crac  
Cric-crac

C'est ce qu'il m'a gesticulé

Cric-crac  
Cric-crac

Si j'avais un briquet

Cric-crac  
Cric-crac

Je ne lui aurais pas prêté

Cric-crac  
Cric-crac

Un premier a tantôt dans le train

Cric-crac  
Cric-crac

Failli nous asphyxier

Cric-crac

Cric-crac

Connaissez-vous qui veulent un briquet ?

Cric-crac  
Cric-crac

Les gens sympathiques qui nous interpellent

Cric-crac  
Cric-crac

Dans la rue, dans le train, et font

Cric-crac  
Cric-crac

À notre santé

Cric-crac  
Cric-crac

Et à la leur

Cric-crac  
Cric-crac

Boum.

Paris — Corbeil-Essonnes, 20 Janvier 2015

## Ils sont leurs désirs

Difficile de respecter une femme,  
Quand on aime que les formes ;  
Lorsque nos désirs se mutinent,  
C'est son nom qu'ils scandent ;  
Nos sens frémissant jamais  
Ne veulent fondre dans les siens ;  
Tout ce qu'elle reçoit de son conjoint  
Est embuscade à sa raison

Esprits retrouvés, Monsieur  
Ne veut plus de ces latrines béantes,  
Sauf, si, à nouveau,  
Ses désirs l'y pressent ;  
Il en ressort honteux de sa fragilité  
Et haineux de celle qui se prête à son jeu,  
Où l'ennui est le noyau de chaque plaisir !  
Les pulsions ayant fait d'eux des amants,  
Leur amour est une affaire de saison  
Et jamais un bon présage.

Corbeil-Essonnes, 21 Janvier 2015

## Les Poébots

Une belle idée s'écorne aisément  
Dans la bouche du timide ;  
En poésie elle erre, en salopette,  
Dans les coulisses du formalisme :  
Elle se tord, se rompt et se recolle  
Pour se doter d'une apparence  
Qui subitement devient un champ  
De mystères qui s'émerveilleraient  
Qu'on ne les lise jamais !

Pourquoi la césure ?  
Où sont les majuscules ?  
Nom de rythmes, je n'entends rien !  
Sont-ce mes oreilles qui roucoulent  
Ou votre créativité obsédée ?  
Je vois que vous n'aimez pas  
La constance, ah l'aventure !  
Que voudriez-vous dire ici ?  
Non ne me demandez pas de deviner !

Vos mots sont charmants si bien,  
Que je ne les comprenne guère !  
Leur étalage est sensuel,  
J'en devine tout votre art ;  
Ah Monsieur, vous êtes un Poète !

Absolument, il n'en doute pas !  
Autres comme moi que ces élégances ennuiant,  
Allons nous trouver un art plus humble  
Où tout le monde aura le droit de comprendre  
Avant de juger si c'est beau ou, en fait,

C'est  
Beurk.

Paris — Corbeil-Essonnes, 20 et 21 Janvier 2015

## Dieu

Seigneur,  
Je ne sais pas ce que vous pensez de moi :  
Vous m'avez tant donné,  
Et je vous demande toujours  
Je vous ai tant offensé,  
Et au pardon vous m'autorisez ;  
Mon corps est une fosse perforée de rêves  
D'Homme qui somment votre bienfaisance  
Quand bien même accomplis le premier  
Ils Vous oublieraient ;  
Vos ordres montrent votre souci de moi pourtant  
Il m'arrive de les enfreindre délibérément  
Pour revenir comme pitoyable importuner  
Votre clémence qui, de surcroît, est d'un éloquent  
Silence !  
Seigneur,  
Vous m'étonnez, mon Fidèle !

Corbeil-Essonnes — Paris, 03 Février 2015

## Fends-toi

Fends-toi  
Propre terre  
Promise aux fleurs  
De l'aurore !  
L'envie lapidée  
A jeté  
En ton sein  
Son excrément  
Fin

Cherche-le,  
Maintenant,  
Et mets-le

Hors de toi

Afin que tes narines  
Décèlent  
À nouveau  
L'arrivée du jour  
Qui arrosera ta destinée  
Avec la lumière mure

du soleil

Non,

Mon cœur,

Tu ne peux pas  
Être fratricide :  
Tu serais  
Un supplice  
Alors.

Mabillon, Restaurant Universitaire, 06 Février 2015

## Femmes-épouses

Elles s'enlaidissent  
Toutes  
Après le premier bébé :  
Un ventre plus large,  
Et des joues rondes,  
Indiscrets  
Qu'aucune potion  
Ne parvienne à ramollir  
Jusqu'à leur charpente  
D'avant

À ces temps-là,  
Si on ne sait pas  
Les aimer  
Autrement,  
C'est-à-dire  
Louer  
Leurs vertus  
De mères et  
D'épouses  
Dévouées,  
On bavera  
De nouveau  
Derrière  
Les jeunes filles  
Qui,  
Comme leurs aînées,  
Finiront laides,  
Sans avoir satisfait  
L'appétit  
Du mangeur

De chair

Jeunes mâles,  
Allez apprendre !  
Comment  
Une Femme  
Il faut savoir  
Aimer  
Si vous ne voulez,  
Vous aussi,  
Finir usés et  
Malheureux  
Après avoir  
Consommé  
Votre millième nuit  
De noces...

*Japp Jigeen*  
*Nattee ko*  
*Ci jëmbëm*  
*Taneewul tuss*  
*Ñak soxla*  
*Ci ag mango*  
*Leeneen ludul*  
*Xoox*  
*Gigay macc*  
*Tee tëwë*  
*Suur...*

Corbeil-Essonnes — Paris, 07 Mars 2015

## **Cœur souffrant**

Le temps est si large et ce cœur si ponctuel,  
Qui s'agite devant le succès fraternel.  
Il s'inquiète de plus n'être dorénavant :  
Le mérite, pour lui, c'est d'avoir l'ascendant.  
Il ne sait applaudir ce qu'il n'a déjà pas ;  
Se vexe moins quand on lui emboîte le pas.  
Toute acclamation, voyons ! doit porter son nom,  
Sinon il s'inflige rudes accusations.  
Très vaillant dans ses conquêtes, car juste avide,  
Ses élans sont de l'engrais en région aride.  
Point de bonheur si on souhaite tout à soi,  
Ambition et générosité font la foi.

Paris-Corbeil - Essonne, du 29 au 30 Mai 2015

## Ô temps

Ô toi temps, pourquoi maltraiter notre désir,  
En ne nous laissant pas lequel bonheur choisir.  
Tu ne nous offres jamais le tout à l'instant,  
Nos supplications ne rendent ton pas pressant.  
Enfant, je veux adulte vite devenir ;  
Adolescent, l'innocence veux recouvrir.  
À force d'impatience, on souffre de nos vœux ;  
Leur accomplissement fait de moins malheureux.  
Parfois, orgueilleux, on finit de n'en vouloir  
Plus, vu qu'autre rêve on tente de concevoir.  
À trois on t'a divisé pour mieux te saisir  
Lors l'oubli et l'espoir jurent de t'adoucir.

Corbeil-Essonnes — Paris, 30 Mai 2015

## La silhouette

L'ombre des Hommes meurt,  
Ils ne s'en inquiètent ;  
Plus de lumières,  
Telle est la requête

On ne regarde plus en bas,  
Têtes en l'air !  
Jaugeant l'autre,  
On aura de quoi nous satisfaire

Avoir tout en commun,  
Rien vouloir comme l'autre ;  
Cuir le même langage  
Rend les émotions neutres

La vérité surgit  
Quand il y a accord  
Du plus grand nombre,  
Qui ne se soucie pas du tort ;  
Voix indésirables  
Sont mises au tiroir :  
Gare à ceux qui  
En quelques vertus osent croire

Elles sont l'ombre  
Dont l'époque se dépouille ;  
L'esprit qui en naît  
A le poids d'une feuille.

Corbeil-Essonnes — Paris, 03 et 04 Juin 2015

## **Tam-tam**

Tam-tam nocturne,  
Savant de mes goûts,  
Faites sur moi  
Pleuvoir  
Votre félicité  
Dans le roulement  
Danseur  
De votre tronc  
Taillé au royaume  
Secret  
Des Djinns

Je trépigne  
À chacun de vos sons  
Que je suis,  
Les yeux fermés,  
Sans peur,  
Dans la brousse  
Inconnue  
Peuplée de  
Désirs  
Qui s'impatientent  
D'être affranchis

Leurs hurlements,  
À l'heure,  
Me font  
Écrire  
La chanson  
De votre percussion.

Corbeil-Essonnes, 09 Juin 2015

## Jeunesse

Dans le drap  
De la jeunesse,  
Quelques tâches  
Qu'on confond  
À sa couleur :  
Elle a l'excuse  
D'imperfection !

N'en croire  
Rien,  
La honte nuit  
À qui s'en fait  
Petite amie  
Qu'on croit  
Pouvoir un jour  
Se débarrasser,  
Aisément

Se tôt recueillir  
Sur ses hontes,  
Plutôt que  
D'en accumuler.

Corbeil-Essonnes, 09 Juin 2015



**La verte quête**

## Heureux ménage

Si,  
Vous avez  
Eu  
Le plaisir,  
Ensemble,  
De vous aimer,  
Faire vos enfants,  
Dans le silence,  
De grâce !

*Aimez-vous ... !*

Ayez la même dignité  
De vivre vos querelles  
En égal privé, car  
Nul ne fut  
Que vous deux  
Quand vos cœurs  
S'embrassaient,  
Que vos rêves  
Se confondaient.

*... et taisez-vous.*

Bd Saint-Germain-des-Prés, 30 Septembre 2014

## Mata Dièry

Les  
Premiers regards  
S'échangèrent,  
Les  
Premiers nerfs  
S'étendirent,  
Les  
Premiers mots  
Murmurèrent :  
Plus  
De doute,  
L'amour !  
S'est saisi  
De ces deux !  
Âmes  
Qui se mirent  
L'une à l'autre,  
À la porte  
De  
L'éternité.

Paris — Corbeil-Essonnes, 30 Septembre 2014

## Excusez-moi, vous êtes belle

Je m'excuse,  
De vous avoir  
Regardée,  
Avec autant  
D'indiscrétion,  
Quoique,  
Je sois fort tenté,  
De vous dire,

*Dites*

De votre beauté,  
Qu'elle est  
Insolente

*Certes !*

Il a fallu,  
Rendez-vous compte,  
Un ferme poing  
Dans ma raison  
Pour m'arracher  
De son attrait  
En me criant  
Qu'il y a  
Dans la vie  
Des choses  
Plus importantes  
Qui m'attendent ;  
Laissez-moi m'en aller.

Troyes — Paris, 05 Octobre 2014

## **La demande**

Il a trouvé,  
Dans tes yeux,  
La chaleur  
Du refuge  
Qui marque  
La fin  
De l'envie  
D'aimer  
Une nouvelle fois :  
Il t'a demandée en mariage.

*Accepte !*

Rue Saint-Guillaume, 09 Octobre 2014

## **Bonheur promis**

Si vous voulez,  
Suivez-moi !  
Je vous emmènerai,  
Où j'irai !  
Me guide le bonheur,  
Malheureuse vous ne serez  
Devant moi.

Chatelet-Les Halles, Porte Eustache, 16 Octobre 2014

## Havre

Il m'arrive de rêver  
Le cri d'un enfant,  
Qui les pieds pendant,  
Sur ma tête,  
M'appelle  
Papa

Il m'arrive d'admirer  
La grâce d'une femme,  
Qui lorsque je la vois,  
Sens la meilleure partie  
De moi

*Élève-moi.*

Il m'arrive d'espérer  
Un foyer, comme le mien,  
Où  
Il n'y a absolument rien  
Qu'on ne puisse partager

Céleste vie voilà !  
Ce que je te quémande :  
Pas d'ors,  
Pas de gloires,  
Surtout pas de valets

*Vivre, simplement.*

Dis-le-moi si  
Tu ne comptes me le donner  
Afin que je me contente  
À jamais !  
De mon ivre chasteté.

Corbeil-Essonnes, 01<sup>er</sup> Novembre 2014

## Mère et fille

Quand s'abat la tempête,  
Accourt chaque mère  
Secourir son enfant ;  
Puisqu'on n'en a qu'une,  
Veillez, inconnue amie,  
À garder l'amour de la vôtre,  
Qui mourrait pour votre bonheur :  
Demeurez amies,  
Mère et fille !

Paris — Corbeil-Essonnes

## **Une déclaration**

Bonjour,  
Madame,  
Je vous poserai  
Une question ;  
Si votre réponse est :  
Oui  
Veuillez la garder à vie ;  
Si votre réponse est :

Non

Assurément,  
Elle n'est pas la meilleure.

Corbeil-Essonnes, 11 Novembre 2014

## Où est passé l'amour ?

Est-ce l'amour qui est si  
Violent  
Au point où lorsqu'il  
Cesse  
On ne veut même plus  
Se revoir,  
Et si on se voit,  
Rien se dire,  
Sauf devant un tiers  
Qui entendra  
L'une, et  
L'autre,  
Se dédouaner,  
Se désavouer !...

Est-ce l'amour qui est si violent  
Ou est-ce plutôt nous  
Qui aimerions mal  
Au point où la présence de l'autre  
Nous rappelle les instants  
Merveilleux  
Nous faisant peur  
Désormais

Est-ce l'amour qui est violent ou  
La persévérance mal placée  
Au point où on a tant attendu  
Qu'un jour, l'autre nous aimât  
Vraiment ;

Et pour de bon ?

Corbeil-Essonnes — Paris, 04 Décembre 2014

## Au-dessous de ce qui s'affirme

J'ai entendu que l'amour est beau,  
D'où quelque jour le rencontrer, mon espoir !

Si est vrai de lui tout ce qui se dit,  
Mourir sans avoir aimé un gâchis serait!  
M'est en tout cas certaine sa coquetterie,  
À aucune ambition, lui, n'est réfractaire :

Entendre l'amour parler, c'est  
De la place toujours faire à l'éloge :  
« Quand on aime, on ne calcule pas,  
« L'amour est plus fertile que la pluie,  
« Aimer n'est pas l'appétit de la chair,  
« Vulgaire chair, l'amour est éternel ! »

D'où peut bien naître une telle grandeur ?  
De ce bout de cœur dont on ignore tout,  
Cœur rouge dans sa robe de passion ?  
Ou du regard pourtant non admis  
Prêtant au plaisir les habits du bonheur ?

On proclame toujours aimer sincèrement,  
Bien que de leurs choix peu soient certains :  
Osera-t-on jamais dire pourquoi on l'aime ?  
Sait-on seulement dire pourquoi on l'aime ?  
Je le confesse, je hais l'amour  
Dès que j'entends qu'il ne s'explique pas ;  
Tout ce qui ne s'explique pas ne vaut rien,  
Puisqu'il n'a pas de raison d'être

Je ne comprendrais pas que l'amour puisse être furtif  
Je ne comprendrais pas qu'on puisse renoncer à l'amour

Je ne comprendrais pas qu'on puisse aimer et avoir mal à  
choisir  
Je ne comprendrais pas qu'on puisse aimer une nouvelle fois  
Si naguère mon professeur ne m'eut pas dit  
Qu'aimer, c'est ressentir un manque ;  
Si moi-même je n'étais parvenu à conclure  
Que l'amour n'est jamais désintéressé ;  
Quant à sa beauté, je la lui concède,  
Sans jamais oublier qu'elle a un jumeau,  
Qu'on cache parfois au grand monde :  
Chagrin il se nomme ;  
Aimer,  
Aimer, vraiment : c'est accepter  
De vivre avec les deux ;  
Combien le peuvent-ils,  
Finalement ?

Je n'en fais pas encore partie.

Corbeil-Essonnes, 25 Décembre 2014

## Terminus

Votre beauté a la délicatesse de la nuit  
Elle adoucit le regard sur qui elle répand  
Les premiers vents de l'aube  
Entendez le soleil !  
Il hurle que ma pupille le cache ;  
Faites vite, jetez-moi un dernier regard :  
Ce vilain train entre en gare.

Paris — Corbeil-Essonnes, 22 Janvier 2015

## Rodella

Il veut  
Que tes lèvres  
Fondent  
Dans sa  
Bouche  
Comme  
Du Nutella ;  
Que ton parfum donne  
À son haleine  
Une buée  
Plus généreuse  
Que les nuages de l'hivernage ;

Qu'on le laisse  
Répandre

Partout

Sa flamme  
Immolant  
La faim  
Des premières amours !

Corbeil-Essonnes — Paris, 03 Février 2015

## Adieu

J'aurais, pour elle,  
Confondu le ciel et la terre  
J'aurais, pour elle,  
Navigué dans le désert  
J'aurais, autour d'elle,  
Brassé tous les vents  
J'aurais, à ses pieds,  
Vu tout l'or du couchant

Chanter,  
J'aurais supplié  
Les étoiles de chanter  
Son prénom,  
Hélas ! qui me hantait

Au point où d'exister  
Je n'avais plus l'impression

C'est pourquoi  
Partir  
Portait ma guérison

Amour si laid,  
Je ne pouvais que censurer

Regret,  
Non,  
Il n'y a rien à regretter.

Corbeil-Essonnes — Paris, 13 Février 2015

## Rayon du Sahel

Devant la passion,  
J'ai douté de l'espoir ;  
L'espoir éprouva  
Ma patience qu'il couronna  
Du sourire éloquent  
De Houria, charbon unique  
Brillant que lumière  
À midi, sous l'harmattan  
Guéri de sa fièvre

Escortent  
La nonchalance de ses gestes  
La témérité discrète  
Des filles de Ségou, et  
Les effluves du *new*  
Dans les calebasses rivales  
Venues du Fouta  
D'El Hadji Omar Tall

Astre bienfaiteur que toi !  
Qui me révèles le jour,  
M'éclos les sens,  
Enveloppe-moi,  
À l'éternité !  
Dans tes secrets arômes  
Illustres  
Parmi toutes les races,  
Et distillent ma béatitude  
Lors j'atteste que :  
  
Ne te valent point

Infinis amours infortunées,  
Et autant de siècles  
De continence.

Rue de l'Université — Corbeil-Essonnes, 16 Mars et 12 Avril  
2015

## Ce sourire-là

Ce sourire-là,  
Pour vous  
Le décrire,  
Il me faut :  
Le crépuscule  
De Njareem,  
Une parure de lucioles !

Aladin !  
Mon hôte,  
Va !  
Je t'en prie  
M'apporter  
Les mains  
D'Ousmane Sow,  
L'érotisme  
De Senghor,  
Le souffle  
De Césaire

Kourouma !  
Votre humour,  
Il me le faut,  
Et, vous,  
Cerno Amadou Hampâté,  
Ba !  
Votre pédagogie

Ndiaye,  
Doudou Coumba Rose !  
Défrichez-moi

L'oreille  
D'Hamdallaye  
Que d'ici ses femmes  
Mangent dans ma voix  
Le miel  
De Baabaa Maal  
Et éprises,  
M'apportent  
Leurs calebasses de lait,

Ainsi mon encre  
Qui pleuvra  
Pendant six nuits  
Sur les champs  
De l'esprit  
Pour l'initier  
Au Beau

Ce sourire-là,  
Sur ce visage-là,  
De cette Toucouleur-là,  
Il n'y a que Le Très-Haut  
Pour le réussir :  
L'Honneur du poète  
N'est point endommagé  
Lorsqu'il se contente  
De s'en ébahir.

Paris — Corbeil-Essonnes — Paris, 21 et 22 Avril 2015

## Houria

Sa noirceur,  
Au Seigneur !  
Je n'avais osé solliciter ;

Son regard,  
Me croisant,  
Je me convainquais  
De rêver

Ses cheveux  
Crépus  
En font souveraine  
Princesse  
Que parbleu !  
Mon encre  
S'en veut  
De ne jamais  
Décrire  
Bien assez

Son silence,  
J'en finis,  
A l'intelligence  
De sa voix :  
Elle rappelle  
L'époque,  
Peut-être révolue,  
Où la parole  
Un sens  
Décent  
Portait

Lors son cou  
D'un foulard  
Elle enrobe,  
Bleu ou noir,  
La vois-je  
Manier  
Lointains siècles  
Du glamour  
Digeste  
De nos mères

Et  
Son sourire,  
Son sourire,  
Me hisse sur  
Bandiagara

À la devanture  
Du paradis ;  
Bien sûr

Houria,  
En entier,  
Le suggère.

culminant  
d'où j'aperçois  
un futankee  
hennissant

qu'il existe !

Gare de l'Est, 11 Juin 2015



**Barka**

## Journal d'un Pikinois indigné

Ô !  
Mon ami,  
Que faites-vous ainsi,  
Comme si me faire plaisir  
ne vous suffisait déjà

Ah !  
Vous voulez que j'arbore  
ce gros sourire

Qui irait  
Partout,

Jusqu'aux oreilles  
Des morts,  
Leur dire  
Que je suis  
Un homme  
Heureux,  
Et :  
Serait-il un péché que cela ?  
Car je sais  
Que, dans leur prière même,  
Les anges  
S'arrêteront  
Applaudir  
Votre geste beau  
Qui m'émeut  
Aujourd'hui.

*Ainsi soit-il.*

Mabillon, Restaurant Universitaire, 18 Septembre 2014

## Poète, tu ne seras

Ça arrive  
Que le cœur batte  
Et ne veut plus  
S'arrêter  
Ainsi,  
Une parole déniche  
Ce que vous avez  
Tant cherché

De ceux qui la disent,  
Le poète  
Qui refuse,  
Refuse,  
Refuse que  
Tout Homme meurt  
Sans avoir lui aussi vécu

*Toi-moi-Nous*

Ô vous !  
Que le courage  
D'exalter  
A parfois tant  
Déchirés,  
Me pardonneriez-vous  
L'effort  
D'aspirer à vos prouesses,  
Toutes les fois qu'on soumet  
À nos illustres Lecteurs  
Les fruits les plus mûrs  
Moissonnés dans notre propre  
Âme  
Poète :

Nous ne voulons mieux être.

Rue des Saints Pères, 16 Octobre 2014

## Frères d'armes

Je veux être un soldat  
Sans treillis  
Digne comme votre béret,  
Neuf ou pas,  
Qui dépose sur votre tête  
Le Sermon  
Des morts  
Qui défendent  
De desservir

Je veux moi aussi  
Sur mon front, aller  
Jusqu'au bout ;  
Ne me pardonnez  
Jamais...!  
... que je fasse moins  
Que vous

Quand appelle  
Le Peuple,  
Même nu,  
On doit répondre ;  
Gardons-nous  
De blâmer  
Ceux qui une cachette  
Ont préféré chercher  
Plutôt que d'affronter  
La dure difficulté.

Corbeil-Essonnes, 01<sup>er</sup> Décembre 2014

## Deux amis partis

Je pleure sur mes souvenirs  
Le décès de deux pères  
Qui autant que mes amis  
M'ont fait rire,  
Et réfléchir :  
Je pleure Pape Talla,  
Solide comme un rail,  
Qui malgré que la vie  
Dessus lui passait,  
Ne rompit point  
Les bonnes manières :  
Faire,  
Dire,  
Subir sans bruits  
Qui dépassent un bégaiement  
Vite adouci ;  
C'était lui,  
Mon bon Capitaine

Pape Maguatte s'est tu  
À jamais, je me dis,  
On se souviendra du vieux  
Dandy, si terrible,  
Même devant la mort :  
Qu'il parlât, vous voilà surpris  
Insultant, vous teniez votre ami  
Qu'il pleurât, on le savait sensible

Amis de mon père, vous n'êtes plus  
Pères de mes amis, vous n'êtes plus ;  
Partis,

Partis,  
Pour de bon,  
Je ne croyais pas devoir si tôt  
M'asseoir rassembler  
Ce qu'il me reste de vous

Demain quand je rentrerai  
Vos tombes auront séché,  
Mais pas la douleur d'avoir perdu  
Des êtres qui à nous tenaient,  
Ni la peur d'autres d'en perdre  
Qui saisit chaque coup de fil ;  
Veillez sur vos familles, Messieurs,  
Et sur nous, s'il vous plaît,  
Je vous souhaite le Paradis,  
Voudrais rester votre ami  
En n'oubliant pas comment  
Un lien il faut savoir entretenir.

Saint-Germain-des-Prés, 05 et 06 Décembre 2014

## Coumba

Je sais qu'en ce jour d'hier  
Nombreux vous ont fait plaisir  
Je sais qu'en ce jour d'hier  
Nombreux se devaient de vous faire plaisir  
Je sais qu'en ce jour d'hier  
Des premiers je devais faire partie  
Je sais que bien avant le jour d'hier  
Vous aviez acquis mon merci  
Pour ce que vous faites et vous êtes  
À cet ami qui vous fait souffrir  
Ses monologues et ses blagues  
Pourries, voyons !  
Je vous appellerais, volontiers,  
*Mame*<sup>4</sup> Coumba.

Saint-Germain-des-Prés, 06 Décembre 2014

---

<sup>4</sup> Prénom de l'intéressée renvoyant aussi au vocable qui désigne les personnes âgées. Pour lui dire qu'elle devient « vieille fille ».

## Regards

Il y a les regards rouges,  
Et les regards qui chantent ;  
Les regards timides,  
Et les regards qui doutent ;  
Il y a les regards fixes,  
Les regards qui s'évadent ;  
Les regards qui mentent,  
Et ceux qui enchantent ;  
Certains regards pestent, et  
D'autres vous câlinent :  
De tous je le préfère,  
Celui d'une mère,  
Qui me demeure encore  
Un joyeux mystère.

Corbeil-Essonnes — Paris, 08 Décembre 2014

## Souffrez que j'espère

(à Steve-Léo MEKOUDJA, avec fraternités)

*Le jour s'était-il couché ?*

Je voudrais,  
Comme le jour,  
Fermer l'œil,  
Mais ce que je vois  
Le jour  
Est sombre  
Telle la nuit  
Que sortir de l'une  
Et célébrer l'autre  
Ne flattent  
Mon espoir de voir  
L'aurore rompre  
Mes soupirs  
Que je vous cachai  
Hier,  
Quand je pensai qu'un jour  
Ils songeraient  
À partir,

D'ici,

Je me lève à ce jour,  
Comme à tous les autres,  
Sans même croire qu'à l'espoir  
J'aie droit.

Loin de moi,

Hors de ce monde ;

*En offrande, mes ans*

Seigneur,  
Mes dieux,  
Oracle du Paysan,  
Ce que mon esprit redoute,  
Votre protection l'effraie ;  
Ce que mes forces

toutes ne peuvent,

Soufflez, il se comble !  
Si les portes de mes greniers,  
Je ne vous ouvre plus ;  
Si mes genoux devant vous,  
Ne s'enflent plus ;  
C'est qu'à dire vrai,  
Ils ne le peuvent plus

Prenez-les, mes ans,  
Tant que vous m'en offrez  
Sur vous,  
Pour vous souvenir  
Que ma pitance, vous me devez ;  
Oubliez ma colère,  
Mes négligences,  
Mais seigneur !  
N'oubliez pas encore  
Moi,  
Votre serviteur vieux :  
Je voudrais,  
Voyez-le,  
Vous croire.

*Semer dans le désert*

Une eau ne tombe,  
Une eau il ne me reste,  
Dans mes reins  
Qui ont refusé à ma jeunesse  
Ce qu'ils ont immolé  
À ce champ rude ;  
Poignée d'hectares  
Que n'a domptée mon ardeur,  
Ni même la machine  
Des coopérateurs,  
Je te confie  
Mes dernières graines  
Et sur ta loyauté compte  
Pour à mon tour honorer  
Mon emprunt.

*Mon silence t'encense*

Femme,  
Quand j'ai vu le soleil se calmer,  
J'ai su  
Qu'une grâce ô mon flanc !  
Mon salut ! approchait ;  
Sur moi il peut s'acharner,  
Mais de son mal, il ne peut rien,  
Car ses rayons qu'il vantait tant  
Paraissent si laids auprès de ton éclat ;  
Les épines qui,  
Dans son envie le soutenaient,  
Te griffant le long de ce chemin du champ,  
À cette heure où pour de tes semblables,  
Hors de repos, il n'est question,  
Se prosternent, le sens-tu ?  
Désormais quand tu t'avances

Ma femme,  
Je veux souvent ma daba  
Désavouer,  
Mais Une force me retient  
Contre pareil forfait,  
Elle est dans cette eau  
Que tu m'apportes à boire ;  
Si en m'ensevelissant on veut mon bien,  
J'aimerais qu'elle reste sur moi,  
Ma secrète réjouissance de voir  
Qu'à mon secours, tu as toute notre vie su voler ;  
Te la taire, ma femme,  
Te protège de ces envieux

Qu'ameuterait ma mâle confession.

*Père, bénis mon départ*

« Père,  
« M'a-t-il dit,  
« Bénis mon départ ;  
« Votre cœur est vaillant,  
« Nos malheurs ingrats ;  
« Si sous votre toit  
« Le crépuscule me trouve,  
« À l'aube, de faim mourra  
« Un de nos sœurs et frères  
« Qui me sont chers ;  
« De ces cieux,  
« Père,  
« Vers où s'envolent mes pairs,  
« Je daignerai de ne revenir  
« Bredouille !  
« Quant à mon port,  
« Et mes vertus,  
« Je jure de demeurer  
« Tel qu'avec Mère  
« Vous me fîtes :  
« Je ne tromperai point ;  
« Je ne courtoiserais personne ;  
« Je reviendrai. »

Mes mains épouvantables, tremblant,  
Ont laissé mon Fils rejoindre l'exode,  
Puis l'exil.

*Mes enfants, êtes-vous sûr que ce livre...*

Après mes bras,  
Ma langue me trahit,  
Me gardant d'aider ces jeunes  
Aux prises  
Avec cette langue,  
Que je ne comprends pas ;  
À mes côtés mes enfants,  
Je ne peux plus retenir :  
Ils ont tant à lire  
Dans cette langue,  
Que je ne comprends pas ;  
Des savoirs de mes Pères,  
Je ne sais plus que faire,  
Si mes enfants n'ont plus temps  
Qu'à lire  
Dans cette langue,  
Que je ne comprends pas ;  
Parfois, mes enfants me saluent  
Dans cette langue,  
Que je ne comprends pas,  
Oubliant les premiers que  
C'est la langue,  
Que je ne comprends pas ;

Langue étrangère  
A chez moi enfanté Étrangers  
Ou chez moi gawou wooh,  
C'est ma foi, moi !

Andeysaan !

S'ils ne l'apprennent pas,  
Le Gouvernement nous l'a dit,  
Mes enfants, comme leur père,  
Finiront sans portefeuille dans notre pays ;

Quand alors de chez moi je sors,  
Seul, je vais au champ,  
Sans regarder derrière,  
Où nos enfants s'enferment  
À l'école  
Qui ne leur apprend qu'un rien  
De tout ce que nous-mêmes sommes :  
Que vaut-on seulement à leurs yeux ?

*Wóoy!*

Ils pisseront que mon embarras-ci  
Les vexe :  
L'école, de qui, comme les autres,  
Moi aussi j'espère,  
Doit-elle, pour tenir ses promesses,  
Être le cimetière  
De nos traditions,  
Et de nos langues  
Que personne plus ne parlera ?

Qu'espérer de la mort, dites-moi,  
Si vivants, nulle part  
Nous n'existons pas ?  
Partout, oubliés nous sommes,  
Même dans l'estime  
De ceux qui la vie nous doivent.

*Les bêtes meurent, tristes Hommes*

Ma larme a l'honneur d'embrasser  
Celles de Samba :  
Le Berger qui n'eut jamais peur,  
Ce soir, en verse de chaudes

Pour abreuver son cheptel,  
Partout Samba fut allé ;  
Le poil de l'agneau, mille fois,  
Il eut défendu contre les crocs  
Et la souillure d'un voleur ;  
Chez les Djinns, paraît-il,  
On épargne qui porte une corne  
En amulette : à la race de Samba !

De cet homme je reçois l'adieu,  
Qui ne peut plus souffrir ces lieux ;  
Que non ! il ne craint la pauvreté,  
Sauver ces têtes le lui ordonne ;  
Pars ! Pars, Samba ! Pars !

Samba part :  
D'un lieu odieux, partir ne vaut regret,  
Jamais vu par quel zèle le mal ici tue  
Les bêtes de Samba, ô amer Samba !  
Qui ignore le nom et la forme  
D'une épidémie si haineuse...

Même Samba s'en va,  
Loumbel, mon village,  
Qui l'eût dit ?

Pour quelle raison, mon âge  
Me retiens-tu ?  
Fuir avec un preux, n'est-il pas mieux  
Que périr impuissant ?

*Les Hommes finissent*

Des hommes masqués sont venus  
Prendre des proches :  
Depuis quelques jours,  
Ils vomissaient du sang ;  
Quand on a peur de la mort,  
Elle est encore loin ;  
Ici où se toucher la provoque,  
On se sait tous dans une tombe ;  
À quoi bon survivre  
Lorsque ceux qui partent  
Emportent chacun  
Un lambeau de notre vie ?  
Agacés, les ambulanciers jurent  
Pourtant le même serment :  
« ... Dans quelques jours...  
« ... Ils vous reviendront marchant... »  
Ils n'achèveront que des malades  
Leurs mânes saillissent  
Démentir le naïf espoir et  
Solliciter des prières ;  
Puis s'en allant là-haut,  
Leurs objets on brûlait déjà !  
Faut-il que je sois le malheureux  
Destiné à avouer que j'ai...  
Beaucoup... vu naître...  
... Et peu... grandir ?...

*Dieu pleurera si je le honnis*

Seigneur,  
Mes dieux,  
Oracle ou  
Qui vous êtes,  
Sortez de votre silence  
Et venez affronter mes larmes  
Elles bouillissent  
Dans les fissures de mon visage  
Et vous brûleront,  
Je le veux,  
Pour ma vengeance :  
Vous me donnâtes la vie,  
Prescrivîtes d'être juste,  
Je léchai, pour vous plaire,  
Les joues de la foi ;  
Espérer,  
Espoir,  
Espérance,

quelle corruption que celle-ci !

Que vous me fîtes épouser  
Pour jubiler jusques à vos outrages

Mes malheurs sont nombreux  
Si bien que ma vie suffise  
Pour dire à l'enfer  
Que j'aurais voulu le craindre  
Si ici-bas je ne l'avais  
Déjà vécu

Quand les dieux,

Méchants sont ;  
Les Hommes,  
Pis ;  
Et que la nature,  
Nie l'effort ;  
Blasphémer, j'accuse !  
Consiste à espérer

Tel est le péché  
Abominable  
De ma vie,  
Duquel, en ces jours  
Qu'il me reste  
Je dois guérir :  
Pour mon salut,  
Permettez que  
Je n'espère plus

Hurlez,  
Hurlez Ciel !  
Moi aussi ne vous entends guère...

*La verdure est de retour*

Ma honte m'achève d'autant  
Que ma joie est grande ;  
Avant la dernière, espérer,  
J'ai aboyé n'être plus capable ;  
Prompt à congédier mes malheurs,  
Mes joies j'embrasse,  
Sans avec la même justice  
Me demander pourquoi  
Le parcours de telles faveurs  
Les mène à moi

Un malheur, certes,  
N'est jamais petit,  
Celui sur qui il s'abat  
Peut toujours croire  
Qu'il n'y en a pas de plus  
Grand :  
L'économie délabrée se joue  
De mes jours ;  
L'exil et Ebola vident mon village  
De ses gens ;  
Drames encore graves, j'ai ouïs,  
Sans qu'à un seul j'eusse la pudeur  
De songer,  
Pour me rendre digne  
De mes malheurs :  
Homme, je veux la vie  
Belle, sans entraves,  
De quoi la nature  
Ne nous a entretenu

Le malheur n'a pas pitié :  
Humains, ces deux,  
Détester nous devons ;  
Qu'au milieu de nos décombres,  
Abandonner, nous méprisons !  
Le membre qui respire peut  
Encore un dernier effort !  
L'effort, même modeste, nous autorise  
L'espoir !  
L'espoir de voir le bonheur  
Occuper le banc de nos souffrances,  
Comme ces plantes surgies  
De mon champ m'ayant hier vu  
Exaspéré ; exaspéré désespoir  
Aussitôt à mes trousses,  
Souffrez, vous Monsieur,  
Que j'ose de nouveau espérer.

Corbeil-Essonnes, 15 Janvier 2015

## Bata

« Donnez-nous un stade,  
« Pour une partie de foot »

« Quand on est malades,  
« Mieux vaut rester chez soi »

« Donnez-nous un stade,  
« Pour un peu de spectacle »

« Quand on est malades,  
« Rien ne vous flatte »

« Donnez-nous un stade,  
« Pour qu'on ne nous raille »

« Ah ils n'ont pas de stade !  
« Ils peuvent nous voir hein ! »

« Donnez-nous un stade,  
« Il est déjà trop tard »

« La CAN reportée ;  
« Cela ne surprendra guère »

« Ah encore nous... »

« Ah pauvres eux ! »

Bavards, silence !  
Bata a rouvert son stade :  
Les joueurs, filez  
Vos maillots enfilez !  
Suez Messieurs,

Dribblez même le diable ;  
Regardez-le jaloux  
De vos pas de danse  
Bata-ta-tata  
Bata-ta-tata  
Tata-ta-ta-  
Batata-ta-ta

De retour aux Pays,  
On vous célébrera  
Vainqueurs et vaincus,  
Je vous applaudis déjà  
Mais prière aux premiers,  
Ne me réclamez pas  
Votre trophée massif  
Que j'ai remis à Bata  
Bata grâce à qui

la CAN a lieu

Chez nous :  
Bata-ta-tata  
Bata-ta-tata  
Tata-ta-ta-  
Ba-tata-ta-ta.

Corbeil-Essonnes — Saint-Denis, 17 Janvier 2015

## À tes douze mois

Je te dirai qu'à tes douze mois  
Tu avais déjà l'étoffe d'un grand  
Mach' Allah !  
Sous tes pas le salon chantait  
Le courage du nourrisson  
Qui ne pleurait pas quand il tombait

De ton sourire telle une cheminée  
Ont fondu les langueurs de ces journées  
Connues si bien des adultes ;  
Si bien je me rappelle le jour  
Que je t'ai pris dans mes bras  
Tu avais le poids de deux  
Vies  
Que portait ce seul sourire par lequel  
Tu apportas un soin à notre famille  
Éplorée

Que les bougies nombreuses ferment  
Leurs yeux,  
Serigne bi,  
Sous son éclat  
Qui illuminera un jour le monde :  
Je le prie.

Rue Saint-Guillaume, Bibliothèque, 27 Janvier 2015

## Danse l'Afrique

(à M. Vladimir CAGNOLARI)

Ô que si tu connais l'Afrique  
Dont la voix sillonne  
Quand même elle pleure  
Les cascades de la musique  
Envolée avec l'élan du danseur  
Polir au monde sa bonne humeur  
Hilaires, même pas !  
Oisifs, pas plus !

Est savante telle la chirurgie  
L'harmonie de ces corps

qui s'ondulent

Avec les cordes solubles  
Dans les doigts sans crampes  
D'un orchestre aux sourires

de projecteurs

Qui soulage les cœurs sans en ouvrir  
Le moindre

Ô que si tu connais en Afrique  
Ces mélodies mêlant âges et saisons  
Dans la sueur de ces communions  
Où chacun se retrouve en laissant  
L'autre l'entraîner dans son univers

Vas-y,  
suis-là,  
Mon Afrique,  
Qui danse.

27 Rue Saint-Guillaume, Salle 11, 02 Février 2015

## Où je suis, aussi

Je ne vous ai pas dit non  
Parce que je ne sais pas  
Par quel châtimeant,  
Lui,  
Devrait quitter ma bouche  
À la rencontre de votre  
Amitié  
Potable qui encore me convie  
À cette date presque intime  
Où je ne serai  
Parmi les bienheureux  
Présents

Une soirée entière,  
Ils pourront se mirer  
Dans votre sourire  
De vingt carats

Moins douloureuses  
Il n'y en a pas  
Que ces absences  
Qu'il ne suffit pas  
De regretter  
Pour les oublier,  
Puisque le premier,  
Mon cœur,

Ne me les pardonnera  
Pas

Il dit,  
Ma Clotilde,  
Que je suis ingrat  
De ne dépêcher  
Son souffle  
Se joindre au vôtre !  
Le vôtre qui sait si bien  
Se soucier de lui ;  
Le vôtre dont on célèbre  
D'abord la beauté

Espérant apaiser sa peine  
Et lui exprimer ma foi,  
J'ai chargé ces mots  
Du souffle de mon cœur  
Que je vous prie d'agrèer  
Tel l'acte de ma présence,  
Ma présence à vos côtés,  
Un soir de vos vingt ans.

Corbeil-Essonnes — Épinay-Sur-Seine, 07 Février 2015

## Les Vieux Pères

(Chronique de cours)

L'Humanité,  
À Saint-Guillaume,  
Fléchit le genou  
Au nom de Fela  
Le roi !  
Qui descendit  
À bord de leurs mots  
Comme d'une rampe  
Auréolé  
Par leurs souvenirs  
Eux-mêmes exaltés !  
Par nos yeux  
Curieux de vingt ans

Soro Solo,

en transe !

Rejoua le concert  
Qui invita de s'asseoir  
Les dieux yoroubas :  
Ces derniers,  
À leur passage,

é-t-a-l-è-r-e-n-t des mers

De mélodies  
Pas comme les eaux-là  
Qui voulurent  
À jamais  
Noyer  
Les dreadlocks  
De Ngazolo jeune,

Amoureux  
De la mort  
Pour le pidgin  
De Fela !

« Anikulapo,  
« L'implorèrent-ils,  
« Abaisse-toi ;  
« Pour l'amour  
« De ces mêmes,  
« Murmure,  
« Ô Olufela !  
« Dans leurs oreilles  
« La maxime de leur vie ! »

*Ee Fela !*

Somptueuse voix,  
virile comme l'Afrique,  
Fela alors DIT :

*« I no be thief  
« I no be rogue  
« I no dey steal  
« I no be robber  
« I no be armed robber. »*

Rue Saint-Guillaume, Salle 11, 30 Mars 2015

## **Famille**

Dites  
À mon père  
Qu'à chaque fois  
Que je pense  
À la vie,  
Je l'aime  
Davantage

Dites  
À ma mère  
Qu'elle ne m'a  
Jamais  
Trop  
Manqué :  
J'essaie  
De la voir  
En chaque  
Femme  
Bienveillante

Je vous confie  
Mes sœurs,  
Les grandes,  
Que je  
Désespère  
D'être  
À votre  
Hauteur ;  
Petites

Miennes  
Sœurs  
Venez  
Dans mes bras :  
Je vous éclairerai  
Le chemin  
À  
Emprunter

Mon aîné  
Pater  
Quel sagace !  
Toute pleine  
Votre  
Ombre  
Est  
De sécurité

Vous tous,  
Chère Famille,  
Laissez-moi  
Vous aimer.

Corbeil-Essonnes, 18 Juin 2015

## Corbeil-Essonnes

C'est le dernier jour,  
Ce soir je m'en vais ;  
Ne me retiens pas,  
Je t'amène avec moi ;  
Ne pleure pas,  
D'aucun mal tu n'es coupable !  
Je pars heureux,  
Je pars plus calme ;  
Mes sacs sont pleins,  
Mon cœur léger  
Qui seulement cherche  
Où le temps est passé

Dans les Allées,  
Ma mémoire se promène,  
Aristide Briand peuplées  
De mes idées  
Que par le seuil du  
Champ d'Épreuves  
Je me précipitais  
De venir te les confier  
Avant de m'endormir  
Pour une courte nuit  
Sous ta couette bleue  
À modeste prix  
Que tu m'as offerte  
Dans ton marché  
De dimanche  
Matin je me souviens

Le matin,

Souvent, il pleuvait,  
Et je courais  
Pour devancer ton train,  
Car vois-tu,  
Il est vrai,  
Quand on t'habite,  
Il faut  
Plus d'efforts  
Pour être ponctuel

Justement,  
J'aimais bien,  
Moi,  
Cette masse  
D'inconnus  
Pris soudain  
D'une certaine frénésie  
Et  
Se transforme  
En un marathon  
Rampant

On a beau être pressés,  
Mais à ta gare,  
On est prompts à aider  
Les dames aux poussettes  
Mais moins,  
Je l'avoue,  
Le vieux pensionnaire  
Qui y brûle sa cigarette :  
« Une pièce, s'il vous plaît »  
« Désolé » lui répond-on,  
Haletant

Vingt-et-une heures passées,

Je te rejoignais,  
Somnolant,  
Avec des dettes  
De prières,  
Un lendemain plein  
De charges  
Heureux toujours  
De ton silence,  
En atteste le commissariat  
Comme endormi

Seul le dimanche  
Tu m'avais tout à toi  
Où le sport ou les courses  
Te me faisaient découvrir  
Dans la simplicité  
De tes maisons nivelées  
Et la duplicité de ta  
Voirie qui m'égara  
Jusqu'à hier

Je m'en vais,  
Étrange ville,  
Oui je le sais  
Je te manquerai,  
Toi aussi,  
Rassure-toi !

Je me souviendrai  
D'Adil-Le-Juste :  
Un de tes fils !  
Je me souviendrai  
De Camara et Konaté :  
Deux tes fils !  
Je me souviendrai

De Joseph-Le-Libano-Syrien :  
Homme pas méchant !

Quant à ton nom,  
Ton nom,  
Ton nom,  
Corbeil !  
Je le mets,  
Ici,  
En titre de ce poème ;  
À moitié,  
Là-bas,  
Au front  
Du recueil qu'il a enfanté,  
Auquel celui-ci servira  
De bonnet

Corbeil,  
Jour dernier,  
Ce soir je m'en vais  
Ne me retiens pas,  
Le chemin devant  
Me semble long et  
Il m'incombe  
De l'affronter.

Corbeil-Essonnes, 30 Juin 2015



## POSTFACE

### *Penser l'Afrique et le monde, dire le sens*

Il est toujours délicat de juger une œuvre en ceci précisément que l'on ne sait jamais si la sentence qu'on y applique reflète objectivement et substantiellement le sens et l'intention première de l'auteur. Souffrons, toutefois, d'essayer !

« La forme coûte cher », disait Paul Valéry quand on lui demandait le refus de la publication de ses cours au Collège de France. Fût-il cependant au contact de ce texte qu'il eut pu corriger : « la forme coûte aussi cher que le fond ». Il est vrai, en effet, qu'au-delà de cette superficielle dichotomie entre le fond et la forme, si chère pourtant à la littérature, on a affaire ici à une œuvre dans laquelle dire le sens et l'exprimer dans un style libre et complexe se confondent dans la substance. *Corbeille* nous réconcilie d'abord avec la littérature telle qu'elle devrait se présenter sous un nouvel horizon : le dépassement du contenu dans la forme et de l'esthétique dans le fond. En atteste premièrement le titre qui, à lui seul, renferme une image profonde, subtile, complexe : celui du panier bien tressé, avec ou sans bras, s'élevant de toute sa superficie à mesure que s'emplissent en lui toute sortes de choses (fruits, déchets, ratures ...). Et ce panier, dans tout son aplomb et sa sculpture, ne fut chez nous réduit qu'à sa dimension passive à accueillir l'objet, fût-il ou non consommé. Condamnée à recevoir, moyen du rebut, la corbeille fait partie de ces instruments que l'être humain, de par son esprit calculateur et utilitariste, a très tôt dompté pour les faire esclaves de ses propres passions déchaînées.

Or la *Corbeille* d'ici recouvre une image plus large et plus habile : celle de l'espace-temps ouvert qui permet à son auteur d'aller à la recherche de l'équilibre et du sens par le biais de

l'écriture. En célébrant, en pensant, en chantant, en rendant hommage. Depuis cette étrange ville, Corbeil-Essonnes — qui d'ailleurs porte, phonétiquement et rythmiquement, l'étrange titre de cette œuvre —, « dans les transports, les salles de cours, les rues, sous les pluies », les restaurants, les bibliothèques ... *Corbeille* est en même temps le dépositaire et le réceptacle de toutes les lumières qui jaillirent du cœur et de l'esprit du poète ; elle fit naître, mûrir et (ac)cueillit les fruits de l'arbre à partir de la sève de la vie, du temps, de la mémoire. Et les fruits qui débordent de cette *Corbeille* ne se dégustent jamais mieux que dans la douceur et la quiétude de ceux qui, comme son auteur, savent davantage écouter et méditer que juger et passer — « avoir le droit de comprendre avant de juger. »

Le second seuil du dépassement de cette dissonance fond-forme et qui fait d'ailleurs l'originalité de *Corbeille* se découvre dans l'allure que revêtent les vers au fur et à mesure qu'ils s'enchevêtrent, se succèdent, se juxtaposent, s'entrechoquent. La déstructuration de l'architecture des poèmes est, en effet, loin d'être anodine et formelle : elle a pour but de saisir amplement le sens de tous les termes, de faire se vivre pleinement et passionnément leur réalité, de conférer au tout une logique rythmique et musicale assez élevée pour maintenir le lecteur dans la position de celui qui écoute. Et devant une telle puissance mélodieuse, il ne s'agit pas tant de faire quelque chose que d'être là, pas tant de dire que d'écouter : ouvrir un vide de bonne qualité, à l'intérieur duquel les paroles du poète peuvent se déployer ; une chambre d'écho à la meilleure acoustique possible, y compris pour que sa révolte et son angoisse s'expriment. Écouter le sens que chaque terme donne à voir dans sa violence et sa beauté, pour finalement retrouver une cosmologie globale dans la vie et l'écriture, voilà l'heureuse leçon à laquelle nous éduque *Corbeille* et sur laquelle il convient de s'attarder longuement dans le contexte africain.

*Corbeille* nous réconcilie aussi avec la nature. La Barka n'est-elle pas le moyen de transport le plus à notre aise pour contempler patiemment les beaux caprices de Dame Nature avant que ne sonne l'heure du départ et de l'oubli ? Qu'est-ce qu'une *verte quête*, sinon la poursuite de valeurs *ab-solues* premières (amour, tempérance, félicité) qui n'ont jamais été aussi corrompues avec le temps et les désirs transformés ? Qu'évoquent les *fragilités* si ce ne sont des moments de recueillement intense auprès d'objets fissurés, de cœurs délabrés ou égarés, d'honneurs mesurés auprès des siens, de torts incompris ? Les *Éveils* ne sont-ils pas les brusques passages à la lumière, à d'autres lumières qui succèdent à la lumière pâle que vêt le sommeil, répétition générale de la mort ? Dans l'autre sens : n'est-il pas temps de se réveiller, en prenant conscience de ses faiblesses, et d'aller à la quête de la *vérité universelle* en empruntant la barque africaine de l'espoir, de l'amour et en remerciant ceux qui nous furent chers ? De toute évidence, le réalisme de *Corbeille*, teinté cependant d'une forte naturalité et d'un romantisme serein quant au goût suprême de l'être africain, ébahit d'autant plus par son expression symbolique et parnassienne que par sa traduction dans un univers et un espace-temps bien définis : « La pirogue qui s'envole / e-t s'-é-p-a-r-p-i-l-l-e e-n m-i-l-l-e / l-a-m-b-e-a-u-x / q-u-i p-o-u-s-s-e-n-t / Leur dern-i-e-r c-ri » — admirez ici la puissance des mots qui parlent d'eux-mêmes en déployant de toute leur énergie la réalité évoquée : l'explosion — ; le « cric-crac » du briquet qui signifie la déchéance et la perte — aussi exprimées par la violence du mot « boum » à la fin — ; les dieux yoroubas qui é-t-a-l-e-n-t des mers de mélodies — comme pour encenser les fidèles et les précipiter dans leurs impénétrables demeures — ; des pas d'allégresse qui célèbrent le retour aux sources — « Bata-ta-tata / Tata-ta-ta » — et qu'accompagne le « roulement danseur du tronc du tam-tam taillé au royaume secret des Djinns » ... D'images et de symboles pareils à ces derniers — on remarquera également à ce propos l'interpellation et le dialogue

avec les concepts, les objets et les sentiments — , il en regorge dans *Corbeille*. Comme si, dans un ultime effort de communion d'avec le monde, le poète se bornait à retrouver le sens et l'équilibre d'un univers dont il n'avait jusqu'ici été que témoin ou du moins spectateur passif.

Et c'est peut-être là le dernier élément avec lequel nous réconcilie *Corbeille* : le sens ou, philosophiquement parlant, l'essence. Valéry disait — encore ? — qu'une œuvre d'art devrait toujours nous apprendre que nous n'avions pas vu ce que vous voyons ; et il avait raison. Que serait, en effet, une œuvre littéraire si elle se pétrifiait dans sa seule trajectoire esthétique et oubliait de percer dans l'agencement mécanique — ou culturel — des choses, des signes, qui permettraient de mieux saisir le monde dans sa beauté complexe et ses mystères infinies ? De l'art pour l'art, s'empresseraient de rétorquer certains sans se douter même que cet art qui dit ne servir à rien, par lui-même fait sens — par sa musicalité et son architecture visuelle par exemple. Enfin, pour en finir avec l'opposition imbécile de ces deux systèmes de pensées — art pour art et art pour progrès —, disons que toute production artistique est fille de l'intellection et que par conséquent, elle est appelée — voire condamnée — à faire sens. À l'instar de *Corbeille* qui présente une double caractéristique *essentielle* : elle s'interroge sur le sens et *a posteriori* est sens — à prendre ici comme direction, voie.

L'on a pu voir en haut que *Corbeille* nous apprenait ceci : que la forme ne saurait à elle seule valoir le prix de la pensée, fût-elle la plus féconde. Que le vrai sens n'était pas dans la composition apparente des vers et des rimes que l'on se complaisait à systématiser sans réellement s'interroger sur la sagesse et la beauté rythmique — n'est-ce-pas d'ailleurs ce qui

pousse son auteur, comme il le dit dans son avant-propos, manifestant une sincère « imitation du jembé soliste, tambour polyvalent assez représentatif de l'Afrique et complicité parfaite entre l'oralité et l'écrit », à se chercher une poésie qui se mettrait au pas de danse de l'Afrique pour s'étendre graduellement sur « l'Humain dans sa diversité » ? C'est que *Corbeille* renferme elle-même une (dé)ontologie suprême de l'art africain, c'est-à-dire un art qui se pose comme une philosophie de la vie, qui est approche de la connaissance réelle — et pas seulement apparente dans l'esthétique — et dont la beauté fait sens. En témoignent d'abord les nombreuses anaphores qui ont pour effet de décortiquer subtilement la réalité sous toutes ses facettes pour retrouver l'essence profonde que voilent souvent les apparences. Elles tendent également à donner un rythme musical plus dense qui affleure les émotions (« Un sourire/ Pour tout dire / Un sourire / Pour ne rien dire »), ravive les cœurs (« À quand la dignité noire/ À quand l'amour noir/ À quand la bonté noire/ À quand la bravoure noire ») et fait cogiter les âmes (« Si je savais ce qu'ils pensent », « Et les regards qui chantent ; / Les regards timides, / Et les regards qui doutent »). Viennent ensuite les éternels questionnements qui servent toujours de pont entre la réalité telle qu'elle est vécue et la vérité telle qu'elle devrait s'afficher. Ces questionnements, s'ils ne sont des moyens pour le poète de demander à *cum-prehendere* — étymologiquement « saisir avec » — sont pour la plupart critiques, philosophiques — au sens d'une sagesse qu'il faut aimer et vivre à la fois — et poussent à la révolte et au changement : « Et après ? » ; « Pourquoi, / Hommes, / Doivent-ils traverser / La mort / Pour espérer accéder / Dans la vie ? » ; « Où est passé l'amour ? » ; « Qu'espérer de la mort, dites-moi / SI vivants, nulle part / Nous n'existons pas ? » ... Le sens auquel aspire *Corbeille* se fait donc dans une quête infinie : il se construit dans un très long processus — pas forcément chronologique, mais tout au moins logique — et n'est jamais donné comme état de fait. À qui s'étonnerait cependant que cette

œuvre ne puisse donner une essence claire, unique et bien définie, nous répondrons que là n'est point son intention : elle permet, certes, de poser les bonnes questions, mais en aucun cas ne se propose de fournir les meilleures réponses (si vous êtes aussi pressés, alors allez voir du côté de Dieu, de la Nature ou de l'honnête homme !).

À faire l'effort de poser les bonnes questions et de s'interroger sur le sens, *Corbeille* est finalement sens, voie — soulignons encore une fois l'étrange homonymie avec la « voix » du poète qui porte — et chemin. L'Afrique, en effet, n'a grandement besoin, pour sortir de son « mignon second rôle » que lui a prêté l'Histoire, que d'enfants de la trempe de Cheikh Ahmadou Bamba NDIAYE, qui pensent et réfléchissent par eux-mêmes sans se départir de leur élan universaliste et humain. Des artistes éclairés qui prennent conscience de la nécessité de transformer leur continent en réformant les mentalités tout en sauvegardant les valeurs universelles et culturelles à la fois ainsi que la mémoire qui va s'effritant en cette ère de mondialisation et de relativisme exacerbé. Reprenons les paroles de notre frère Hamidou Samba BA dans la préface : « Pour épurer le noir, pour dire sa burkinabéité, pour dire son humanité, bref pour dire la vie. » Ajoutons : « Pour faire le destin de l'Afrique et du monde. »

À ce Cheikh Ahmadou Bamba NDIAYE-là, je dédie ce poème que j'ai forgé avec le souffle de sa puissance créatrice et que je trouve, cependant, bien médiocre pour résumer la portée critique de *Corbeille* :

Par le temps  
Dont est faite  
L'étoffe  
De la Vie  
Sachons écouter

Applaudir  
Et changer  
Ce qui nous entoure  
Les êtres qui ne demandent  
Qu'à se faire entendre  
Douceusement  
Et aimer  
Gracieusement

Remplissons  
Notre corbeille  
De fruits  
De notre éternel jardin  
Plutôt que de déchets  
De nos jouissances  
Instantanées  
Et fuyantes

Mamadou DIOP



## L'ŒUVRE

Chaque instant, furtif ou long, du plus au moins réjouissant, suffit à sa poésie. Dans la masse ou la solitude, dans le vacarme ou le silence, en deuil ou aux jours de naissance, devant l'horreur ou la beauté, nos âmes secrètent des émotions. Le poète ne cherche pas à agiter ces émotions, ni à les colorier. S'il déploie tous ses sens, c'est seulement pour pouvoir lire ces dernières. S'il y parvient, dans un ultime effort, il adressera à chaque âme le mot juste afin que celle-ci recouvre ou pérennise son sourire. L'unique mission du poète, certes, est de rendre le Bonheur possible pour tous. Tâche à laquelle s'est évertuée la poésie du quotidien de *Corbeille*.

## L'AUTEUR

Cheikh Ahmadou Bamba NDIAYE est né le 20 Octobre 1993 à Diourbel, au Sénégal. Il a publié *Les Mots du cœur* et *Plume d'Afrique* au Prytanée Militaire de Kadiogo au Burkina Faso, puis *Probations* et *Un Procès à Paris* à l'Université Gaston Berger de Saint-Louis du Sénégal. Étudiant à l'Institut d'Études Politiques de Paris, où il a publié *Vingt ans depuis la Terre* avec *L'Afrique Immortelle*, il effectue actuellement une année de césure qu'il passe dans sa ville natale, après son départ manqué, faute de financement, pour l'Université d'Oxford au Royaume-Uni. Il administre en ligne le blog [assumer-afrique.com](http://assumer-afrique.com).